

# SÔSEKI

## LES HERBES DU CHEMIN

Roman traduit du japonais  
par Elisabeth Suetsugu



*Picquier poche*





**SÔSEKI**

*Les Herbes du chemin*

**Roman traduit du japonais  
par Elisabeth Suetsugu**

*Nouvelle édition  
revue et corrigée*



*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Petits Contes de printemps.*

*Sanshirô,*  
poche n° 2.

*La Porte,*  
poche n° 67.

Titre original : *Michikusa*

- © 1992, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française et l'avant-propos
- © 1994, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche
- © 1999, Editions Philippe Picquier  
2<sup>e</sup> édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 150  
13631 Arles cedex

*En couverture : Narcisses, dessin de l'auteur*

*Conception graphique : Picquier & Protière*

ISBN : 2-87730-460-4

ISSN : 1251-6007

## Avant-propos

*Parmi les nombreux romans que Sôseki a écrits, Michikusa (rédigé entre juin et septembre 1915) est une œuvre importante pour de multiples raisons. Tout d'abord, c'est le dernier roman achevé de Sôseki, puisque Clair-Obscur (composé entre mai et octobre 1916) sera interrompu par la mort de l'écrivain, survenue le 9 décembre 1916. C'est aussi le seul roman de Sôseki qu'il soit possible de considérer comme véritablement autobiographique. Les relations du héros, Kenzô, avec ses parents adoptifs, ses souvenirs d'enfance, sont l'expérience vécue de l'auteur, même s'il y a eu quelques transpositions pour les besoins du récit. Citons l'exemple des relations de l'auteur avec son père adoptif : il fit à nouveau irruption dans sa vie en 1906. Trois ans plus tard, Sôseki finira par lui acheter pour la somme de cent yens un papier attestant la fin de leurs relations. Dans le roman, Shimada fait son apparition au début du printemps de l'année où Kenzô revient d'Angleterre, et leurs relations ne se poursuivent que quelques mois.*

*Le roman est construit de façon très équilibrée autour de ces relations.*

*Enfin, ce roman qui tourne autour de la grisaille et de la monotonie de la vie quotidienne, un peu comme les films d'Ozu, doit son intérêt au regard plein d'acuité que*

*l'auteur porte sur ce qui l'entoure et sur lui-même, regard qui est, chose rare au Japon, celui d'un moraliste.*

*Il n'est peut-être pas inutile d'apporter quelques précisions sur le système de l'adoption au Japon, infiniment plus simple que celui que nous connaissons en France.*

*Sôseki avait quatre frères et sœurs plus âgés. A cette époque, avoir des enfants passé un certain âge était considéré comme une honte. Or, au moment de la naissance de Kinnosuke (vrai nom de Sôseki), son père avait cinquante ans et sa mère quarante-deux ans. C'est la raison pour laquelle il fut immédiatement placé en nourrice, puis adopté par les Shiohara. C'est la raison pour laquelle Sôseki fut rejeté.*

*Dans la plupart des cas, l'adoption avait lieu lorsque la situation matérielle des parents ne leur permettait pas d'élever leur enfant. Il n'en est rien dans le cas de Sôseki : son père occupait en effet un poste important de fonctionnaire et deviendra maire après la reconstitution de l'administration du pays.*

ELISABETH SUETSUGU

## 1

Il y avait de cela combien d'années au juste ? Kenzô n'aurait su le dire. Il avait quitté Tôkyô pour la province. Et après un séjour dans une contrée plus lointaine encore <sup>1</sup>, il se retrouvait dans sa ville natale, installé dans une maison au calme, à Komagome. Tout lui paraissait d'une étrange nouveauté. En même temps, il se sentait seul.

Son corps était encore imprégné de l'odeur du pays lointain qu'il avait laissé derrière lui. Il détestait cela. Tout en se disant qu'il lui fallait au plus vite s'en débarrasser, il ne se rendait pas compte qu'il éprouvait aussi un sentiment d'orgueil et de satisfaction.

De l'allure incertaine que donne le dépaysement, ses pas le conduisaient deux fois par jour dans la rue qui va de Sendagi à Oiwake.

Un jour, une pluie fine se mit à tomber. Il sortit sans manteau ni caoutchoucs, muni seulement d'un parapluie, emprunta la rue habituelle et il se dirigeait vers Hongô lorsque, peu après avoir dépassé la boutique du voiturier, il fit une rencontre inattendue.

L'homme montait la côte qui passe devant le temple de Nezu Gongen <sup>2</sup>. Il venait du côté où allait Kenzô, vers

---

1. L'Angleterre.

2. « Gongen » désigne ici le shôgun Tokugawa Ieyasu. Il s'agit du temple communément appelé Nezu jinja, construit en 1706, situé dans l'actuel arrondissement de Bunkyô (Bunkyô-ku).

le nord, et, au moment où celui-ci regardait distraitement dans sa direction, leurs regards se croisèrent. Une vingtaine de mètres les séparaient encore.

Malgré lui, il détourna les yeux et décida de le croiser comme si de rien n'était. Cependant, il voulait s'assurer qu'il ne s'était pas trompé, et quand ils furent à quelques mètres l'un de l'autre, il leva à nouveau les yeux dans sa direction. Alors seulement, il s'aperçut que l'autre le fixait déjà depuis longtemps.

La rue était calme. Seul un rideau de pluie fine les séparait. Ils n'eurent aucune peine à se reconnaître. Kenzô détourna immédiatement les yeux et reprit sa marche droit devant lui. Mais l'autre, immobile au bord du trottoir, sans faire mine d'avancer, le suivit des yeux. Kenzô put même sentir qu'il tournait légèrement la tête pendant qu'il le dépassait.

Depuis combien de temps ne l'avait-il pas vu ? Il avait rompu tout lien quand il avait vingt ans. C'était si loin ! Plus de quinze ans s'étaient écoulés et ils ne s'étaient pas rencontrés une seule fois depuis lors.

Sa situation et ses conditions d'existence étaient si différentes à présent ! Avec sa moustache et son chapeau melon, en quoi pouvait-il rappeler le jeune garçon d'autrefois ? Lui-même avait l'impression d'être dans un autre monde. En comparaison, l'autre n'avait pas beaucoup changé. Il devait avoir au moins soixante-cinq ou soixante-six ans et, tout comme autrefois, ses cheveux étaient noirs. Kenzô, étonné, se demandait pourquoi. Il n'avait pas perdu sa vieille habitude de sortir sans chapeau, et cela mit Kenzô mal à l'aise sans qu'il sût pourquoi.

Déjà, le fait de l'avoir rencontré lui déplaisait, il aurait voulu au moins que l'autre ait plus fière allure que lui. Mais assurément, l'homme qu'il avait devant lui ne pouvait donner le change. Il n'était pas riche. Certes, il était en droit de ne pas porter de chapeau, mais à en juger

par l'aspect de son kimono et de son *haori*<sup>1</sup>, il pouvait passer au mieux pour un vieux marchand de petite envergure. Kenzô remarqua même que son parapluie était en satin de laine et semblait très lourd.

Ce jour-là, de retour chez lui, il ne put oublier la rencontre qu'il avait faite. Il était tourmenté par le souvenir de l'homme, debout sur le trottoir, dont le regard l'avait suivi longtemps. Il ne parla de rien à sa femme. Quand il n'était pas de bonne humeur, il avait la manie de ne rien dire à sa femme des choses dont il aurait pourtant voulu l'entretenir. Elle non plus ne lui adressait jamais la parole dans ces moments-là, en dehors du strict nécessaire.

## 2

Le lendemain, Kenzô passa au même endroit, à la même heure. Il en fit autant le surlendemain. Mais l'homme sans chapeau n'apparut pas. Mécaniquement, Kenzô refit le même chemin plusieurs jours de suite.

Il s'en était fait comme une obligation. Rien ne se passa pendant cinq jours. Le matin du sixième jour, l'homme apparut brusquement dans la côte du temple de Nezu Gongen, et Kenzô sursauta. N'importe qui aurait eu peur du regard que l'homme fixait sur lui.

C'était pour ainsi dire à la même heure et au même endroit que la première fois. Cette fois, Kenzô, se rendant compte que l'autre allait se rapprocher, se mit à marcher comme par réflexe ou plutôt mû par un devoir. L'autre eut un mouvement. A travers les prunelles troubles, Kenzô lut ce qui se passait dans le cœur de l'homme qui cherchait à se rapprocher de lui à la moindre faille. Kenzô, qui réussit à l'éviter, eut un étrange pressentiment. Il pensa

---

1. Sorte de veste que l'on porte sur le kimono.

qu'il n'en finirait pas de sitôt avec cet homme. Pourtant, de retour chez lui, il ne souffla mot à sa femme de l'homme qui ne portait pas de chapeau.

Ils s'étaient mariés sept ou huit ans plus tôt. A cette époque déjà, il n'avait plus depuis longtemps de rapports avec cet homme, et comme le mariage avait eu lieu loin de Tôkyô, sa ville natale, elle n'avait aucune raison de le connaître. Mais elle avait peut-être entendu parler de lui par Kenzô lui-même ou par quelqu'un de la famille. Quoiqu'il en soit, cela n'avait jamais été un sujet de préoccupation pour Kenzô.

Cependant, un fait qui se produisit après son mariage et qui avait un rapport avec l'incident de ces derniers jours lui revint en mémoire. Il y avait cinq ou six ans, alors qu'il était encore en province, il avait trouvé sur son bureau une épaisse enveloppe portant son nom écrit d'une main de femme. Il avait fait une drôle de tête en lisant la lettre. Il n'avait pas pu la lire jusqu'au bout. Elle contenait vingt feuilles remplies d'une écriture serrée. Après en avoir parcouru un cinquième environ, il l'avait donnée à lire à sa femme.

Il se devait de lui expliquer pourquoi il recevait une si longue lettre d'une femme. Et il lui fallait aussi absolument parler des liens existant entre cette femme et l'homme sans chapeau.

Kenzô se rappelait bien la nécessité de parler qu'il avait ressentie, mais ne se souvenait pas jusqu'à quel point il avait fourni des explications à sa femme. Elle, avec sa mémoire de femme, devait bien se souvenir. Mais il n'avait aucune envie d'en reparler avec elle. Il détestait être obligé de penser en même temps à la femme qui lui avait envoyé la longue lettre et à l'« homme sans chapeau », car cela l'aurait contraint à ressusciter son lointain passé. Heureusement, sa situation présente ne lui laissait pas la possibilité de se tourmenter à ce sujet. De retour chez lui, il se mit en kimono et s'enferma dans son bureau.

Quand il entra dans cette petite pièce de six tatamis, il était toujours assailli par un sentiment d'impuissance face au travail qui l'attendait. En fait, plutôt que le travail lui-même, c'était le sentiment d'obligation qui l'envahissait qui le rendait nerveux.

Après avoir ouvert une caisse qui contenait les livres qu'il avait rapportés d'Europe, il s'assit devant le tas qu'ils formaient, l'air découragé. Une ou deux semaines passèrent, puis il se mit à lire au hasard deux ou trois pages des livres qui lui tombaient sous la main. C'était pour cette raison qu'il finissait par ne jamais ranger son bureau.

Finalement, ce fut un de ses amis qui, ne pouvant plus supporter ce désordre, aligna les livres sur des étagères, sans se préoccuper de leur classement. Nombreux étaient ceux qui jugeaient Kenzô atteint de neurasthénie. Lui-même croyait qu'il était neurasthénique de nature.

### 3

Pendant toute cette période, Kenzô fut vraiment accablé de travail. Même de retour chez lui, il n'avait aucun moment à lui. Il y avait tant de livres qu'il voulait lire, tant de choses qu'il voulait écrire, tant de questions auxquelles il voulait réfléchir ! Aucune parcelle de liberté ne lui était laissée, il ne connaissait pas de répit. Il passait son temps devant sa table de travail et ne sortait jamais pour se distraire.

Un jour qu'un ami lui avait conseillé d'apprendre à réciter des textes de nô, il avait refusé catégoriquement tout en s'étonnant que les gens aient tant de temps alors que lui n'en avait pas. Il ne se rendait pas compte que son attitude vis-à-vis de son temps finissait par ressembler à celle d'un avaro vis-à-vis de son argent.

Il était contraint d'éviter tous rapports sociaux. Plus il s'enfonçait dans la lecture, plus il était isolé. Il lui arrivait d'être conscient de sa solitude, mais ce n'était qu'un sentiment vague. Au fond de son cœur, plus fort que sa tristesse, il avait la certitude qu'il ne se trompait pas en sacrifiant tout à son travail et il ne se rendait pas compte que le chemin qu'il avait pris avait l'aridité du désert. Il était considéré par sa famille comme un peu bizarre, mais cela ne le gênait guère.

— J'ai reçu une autre éducation.

C'était son système de défense. Sa femme l'interprétait comme une marque d'orgueil.

— On n'est jamais si bien servi que par soi-même !

Par malheur, il n'était pas homme à avoir l'avantage sur sa femme dans ces cas-là, et chaque fois qu'elle lui disait cela, il prenait un air fâché. Il lui arrivait d'éprouver de la haine envers sa femme qui le comprenait si mal. A d'autres moments, il la réprimandait ou encore il la réduisait au silence. Et les paroles que la colère lui faisait dire résonnaient aux oreilles de sa femme comme la preuve de sa vanité. Alors, elle faisait mine de s'avouer vaincue et disait :

— Nul ne conteste ta supériorité !

Il n'avait d'autres parents qu'un frère et une sœur plus âgée que lui qui n'était pas de la même mère, et de plus, il ne les fréquentait pas beaucoup. Le fait de s'être éloigné d'eux n'était pas pour le réjouir, mais son travail comptait infiniment plus pour lui que ses relations avec sa famille.

Après son retour à Tôkyô, ils s'étaient vus trois ou quatre fois et il estimait cela suffisant. Si l'« homme sans chapeau » ne lui avait pas barré le passage, il aurait seulement, comme d'habitude, parcouru deux fois par jour le chemin de Sendagi, ponctuellement. Il n'aurait sans doute pas marché dans une autre direction et s'il avait pu trouver un dimanche pour reposer son corps fatigué, il n'aurait fait que rester allongé sur les tatamis la moitié de la journée.

Cependant, le dimanche suivant, il se rappela soudain l'homme qu'il avait croisé déjà deux fois. Et c'est en hâte qu'il se dirigea vers la maison que sa sœur habitait à Yotsuya, à côté de Tsunokamizaka. Elle était légèrement en retrait par rapport à la rue principale. Le beau-frère de Kenzô était en même temps son cousin. Il avait le même âge que sa femme, ou peut-être un an de plus, mais, aux yeux de Kenzô, ils étaient tous les deux nettement plus âgés que lui, d'une dizaine d'années environ. Il avait travaillé d'abord à la mairie de Yotsuya et, bien qu'il ait abandonné ce travail, ils habitaient toujours la même vieille maison, car sa femme ne voulait pas quitter le quartier où elle avait ses habitudes, et elle ne se préoccupait nullement de l'éloignement du lieu de travail de son mari.

#### 4

La sœur de Kenzô était asthmatique. Elle faisait entendre sa respiration sifflante à longueur d'année. Pourtant, très nerveuse de nature, elle ne tenait pas en place, à moins d'une crise très forte. Elle ne supportait pas de rester sans rien faire et trouvait toujours à s'occuper dans sa maison, qui n'était pourtant pas bien grande. Cette attitude fébrile éveillait la pitié de Kenzô.

De surcroît, elle était extrêmement bavarde, et sa façon de parler était vulgaire. Kenzô, obligé de se taire, la regardait d'un air maussade. Chaque fois qu'il la voyait, Kenzô se disait : « Dire que c'est ça, ma sœur ! »

Ce jour-là, Kenzô, comme d'habitude, aperçut le premier sa sœur, les manches de son kimono relevées et attachées, en train de chercher quelque chose dans un placard.

— Tu te fais rare ! Assieds-toi donc !

Elle lui avança un coussin et alla se laver les mains du côté de la véranda.

En l'attendant, Kenzô se mit à examiner le salon. Au-dessus de la porte était accroché un cadre qu'il se rappelait avoir vu quand il était enfant. Il y avait la signature et le sceau de Tsutsui Ken <sup>1</sup>. Kenzô se souvint que son beau-frère lui avait expliqué, il y avait de cela quinze ou seize ans, que l'écriture de ce seigneur était pleine de talent. A cette époque, Kenzô le considérait comme son frère aîné et allait tout le temps jouer avec lui. Et bien qu'il y eût entre eux la même différence d'âge qu'entre un oncle et son neveu, ils se battaient souvent dans le salon, grondés par la sœur de Kenzô, ou bien ils grimpaient sur les figuiers pour manger les fruits. Un jour, pour avoir été pris en train de jeter la peau des figues dans le jardin des voisins, il avait reçu une fessée.

Il se souvenait aussi en avoir terriblement voulu à son beau-frère qui lui avait promis de lui acheter une boîte de compas et n'avait jamais tenu sa promesse. Après une dispute avec sa sœur, il s'était juré de ne pas lui pardonner, même si elle venait présenter ses excuses. Le temps passait et elle ne venait pas. Alors, la mort dans l'âme, il y était allé et, mal à l'aise, il avait eu le ridicule de se tenir debout dans l'entrée, sans rien dire, jusqu'à ce qu'elle lui dise d'entrer.

Après avoir contemplé la vieille calligraphie, Kenzô vit son passé lui apparaître comme sous un faisceau lumineux, et il se reprocha le peu de gratitude qu'il éprouvait maintenant à l'égard de sa sœur et de son beau-frère qui avaient tant fait pour lui malgré tout.

— Comment te portes-tu ces derniers temps ? Tu n'as pas trop de crises ?

Il regardait sa sœur assise en face de lui.

---

1. Tsutsui Ken (de son vrai nom, Tsutsui Masanori), haut fonctionnaire du gouvernement des Tokugawa.

— Je te remercie. Tu sais, j'ai de l'allant et j'arrive, bon an, mal an, à m'occuper de la maison. Seulement, l'âge c'est l'âge. Et je ne peux plus travailler infatigablement comme avant. Autrefois, quand tu venais jouer à la maison, je récurais tout avec ardeur, mais je n'ai plus la force maintenant. Enfin, grâce à toi, je peux boire du lait tous les jours...

En effet, tous les mois, Kenzô ne manquait jamais de donner quelque argent à sa sœur.

— On dirait que tu as un peu maigri.

— Penses-tu ! C'est ma nature, il n'y a rien à faire. De toute façon, je n'ai jamais été bien grosse. Je suis très nerveuse. On ne peut pas grossir avec des nerfs pareils !

Et, relevant ses manches, elle montra à Kenzô ses bras maigres.

Elle avait de grands yeux cernés. Sa peau était terne et flasque. Kenzô regardait en silence la peau desséchée de ses paumes.

— Enfin, je suis contente que tout aille bien pour toi. Quand tu es parti pour l'étranger, je me suis demandé si je te reverrais vivant. Mais tu es revenu en pleine santé. Ah ! si tes parents vivaient encore, comme ils seraient heureux !

Elle avait les larmes aux yeux. Quand il était petit, elle lui répétait tout le temps : « Tu verras, quand j'aurai de l'argent, je t'achèterai tout ce que tu voudras. » Puis tout d'un coup, elle lui disait : « On ne fera jamais rien d'un enfant si têtu ! » Et intérieurement, Kenzô sourit en se rappelant les paroles de sa sœur et le ton de sa voix.

## 5

Tout en évoquant ces vieux souvenirs, il s'apercevait que sa sœur, qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, avait vieilli.

— Au fait, quel âge as-tu ?

— Je suis une vieille femme maintenant.

Elle découvrait des dents jaunes.

— J'ai cinquante et un ans, figure-toi

Kenzô fut surpris. Il ne s'attendait pas qu'il y eût un tel écart entre eux.

— Nous avons donc plus de douze ans d'écart ! Moi qui pensais qu'on avait tout au plus dix ou onze ans de différence !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Seize ans, oui ! Ton beau-frère est de l'année du Mouton, comme moi, nous avons quelques mois de différence seulement. Toi, tu dois être de l'année de... Attends un peu...

— Tout ce que je sais, c'est que j'ai trente-six ans.

— Fais le calcul, tu verras !

Kenzô ne savait même pas énumérer les planètes. Ils arrêterent de parler de leur âge respectif.

— Ton mari n'est pas là aujourd'hui ? demanda-t-il en parlant de Hida.

— Hier aussi, il a couché au bureau. S'il ne tenait qu'à lui, il n'aurait pas besoin d'y coucher plus de trois ou quatre fois par mois. Seulement, on le lui demande et puis, s'il reste une nuit en plus, évidemment il y gagne, alors il finit par accepter de remplacer tout le monde. En ce moment, il passe à peu près la moitié de ses nuits là-bas. Peut-être même qu'il y couche plus souvent qu'à la maison !

Kenzô regarda en silence la table de Hida, placée contre un *shôji*<sup>1</sup>. A côté des affaires bien en ordre, écrites, enveloppes, papier, il remarqua deux ou trois livres de comptes à couverture rouge. Dessous, un petit abaque brillait.

---

1. Porte coulissante dont le fin grillage de bois est recouvert de papier ou de verre.

D'après les racontars, Hida avait une liaison avec une drôle de femme. On disait même qu'il l'entretenait tout près de son lieu de travail. Kenzô se demanda s'il n'allait pas plutôt passer les nuits chez elle, tout en prétextant qu'il devait coucher au bureau.

— Comment va-t-il ? Il a dû s'assagir avec les années, non ?

— Penses-tu ! Toujours le même ! Il n'y a rien à faire : voilà un homme qui vit seulement pour son plaisir. Quand ce n'est pas le *rakugo*<sup>1</sup>, c'est le théâtre. Si ce n'est pas le théâtre, c'est le sumo ! S'il avait de l'argent, il passerait son temps à se divertir. En tout cas, chose étrange, je ne sais pas si c'est à cause de l'âge ou quoi, mais il est un peu plus gentil que par le passé. Tu le connais, tu sais comme il était violent. Il me donnait des coups de pied, il me giflait, il me traînait par les cheveux dans toute la maison.

— Mais tu te défendais bien, non ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Jamais je ne l'ai frappé une seule fois !

Kenzô eut brusquement envie de rire, en se rappelant que sa sœur ne cédait jamais. Leurs disputes ne se passaient absolument pas comme elle avait l'air de l'avouer. Surtout, elle avait la parole infiniment plus facile que son mari.

Bizarrement, Kenzô ressentit de la pitié pour cette sœur dépourvue de toute intuition qui, trompée par son mari, croyait fermement que, s'il ne rentrait pas à la maison, c'était évidemment parce qu'il restait coucher au bureau.

— Comme il y a longtemps qu'on ne s'est pas vus, je t'invite à dîner, dit-il en regardant sa sœur.

— C'est gentil, mais j'ai préparé des sushis. Ce n'est pas très original, mais tu les mangeras bien, j'espère !

---

1. Histoires généralement gaies, émaillées de jeux de mots.

Dès qu'elle recevait quelqu'un, sans même s'occuper de l'heure, il fallait qu'elle fasse manger quelque chose au visiteur. Impuissant, Kenzô se cala sur son coussin et résolut de s'ouvrir à sa sœur de ce qu'il avait passé et repassé dans sa tête en chemin.

## 6

Peut-être parce que Kenzô réfléchissait trop depuis quelque temps, son estomac le faisait souffrir. Il essayait bien de temps à autre de faire un peu d'exercice, mais il n'en avait que plus mal. Il faisait très attention de ne rien prendre en dehors des repas. Pourtant, il lui fut impossible de résister à l'insistance de sa sœur.

— Des boulettes de riz ne te feront aucun mal. Tu te rends compte que c'est pour toi que j'ai préparé ça ! Fais-moi plaisir et mange !

Ne pouvant faire autrement, Kenzô se mit à manger les boulettes qui n'étaient même pas bonnes et les avala à la suite, mêlant leur goût au goût âcre du tabac qui lui restait dans la bouche, tellement il avait fumé.

Sa sœur ne cessait de parler, et il n'arrivait pas à placer un mot. Il avait une question à lui soumettre, et cette conversation à sens unique lui devenait insupportable. Cependant, elle ne semblait rien remarquer. Non seulement elle aimait faire manger les gens, mais elle aimait aussi leur faire des cadeaux. Elle se mit à lui proposer une vieille peinture sur rouleau représentant le moine Bodhidharma dont il lui avait fait compliment un jour.

— Ça ne sert à rien de garder ça ici. Prends-le ! Penses-tu ! Hida ne dira rien, il s'en moque pas mal du vieux moine !

Sans dire s'il le prenait ou non, Kenzô grimaça un sourire. Brusquement, elle prit le ton de la confiance.

— A vrai dire, il y a longtemps que je voulais t'en parler quand tu serais revenu de l'étranger, et puis j'ai attendu jusqu'ici. Je me suis dit que tu devais être très occupé après ton retour, et puis même en allant chez toi, il y a O-Sumi ta femme, et comme ce n'est pas facile à dire... J'ai bien pensé aussi envoyer une lettre, mais tu sais qu'écrire n'est pas mon fort...

L'entrée en matière de sa sœur n'en finissait pas et c'était ridicule. En fait, on avait eu beau lui apprendre à écrire quand elle était petite, elle n'avait pas de mémoire et oubliait tout de suite les caractères les plus élémentaires. Prenant soudain conscience que sa sœur était maintenant une femme de cinquante ans, Kenzô ressentit de la pitié en même temps qu'une certaine honte.

— Mais enfin, où veux-tu en venir ? De quoi veux-tu me parler ? A dire vrai, moi aussi je suis venu aujourd'hui dans l'intention de te dire quelque chose.

— Ah bon ? Dans ce cas, c'est à toi de parler le premier. Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas dit plus tôt ?

— Mais je ne pouvais pas !

— Il ne faut pas te gêner comme ça ! Nous sommes frère et sœur, pas vrai ?

Elle ne se rendait absolument pas compte que c'était elle qui empêchait son interlocuteur de parler. Cette évidence lui échappait.

— Non, finissons-en avec ton histoire plutôt. Allons, de quoi s'agit-il ?

— Eh bien, c'est très triste pour toi, et c'est difficile à dire, mais tu vois je vieillis, le corps s'affaiblit et puis tu connais mon mari, pourvu que tout aille bien pour lui, il se moque complètement de sa femme. Déjà que nos revenus mensuels ne sont pas très élevés... Et puis nous avons des obligations. Evidemment, me diras-tu, on n'y peut rien...



Roman autobiographique, *Les Herbes du chemin* est le dernier roman que Sôseki, malade, put achever en 1915, avant sa mort.

Dans l'intimité du couple que forment Kenzô et sa femme, le quotidien scelle une entente faite de méprises et de malentendus ; et l'habitude ne devient rien d'autre que le témoin indifférent d'un être aux prises avec le monde.

Mais sur Kenzô, pèse aussi la présence d'un père adoptif, une ombre que trouent de leurs feux intermittents les souvenirs que Sôseki rappelle à lui. Et l'auteur nous montre les incertitudes de la mémoire, ces lignes d'ombre où s'enchevêtrent les traces du passé et du présent, dans les eaux troubles de l'enfance.

Ainsi, peu à peu, sous les yeux du lecteur, se construit le roman d'une vie, avec le regard perçant d'un homme qui pénètre dans un monde nouveau.



*Picquier poche - Unesco*

8,50 €

harmonia mundi  
----- diffusion livres -----

PICQUIER & PROTTERÉ

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)



9 782877 301947